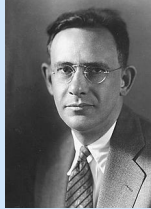


### #4 Le langage

#### Est-il l'architecte de nos pensées ?



**Edward Sapir** (1884-1939)

Edward Sapir est né en 1884 en Prusse Occidentale à Lauenbourg. Sa famille émigre aux États-Unis lorsqu'il a cinq ans et fait ses études à l'université Columbia.

La majeure partie de sa carrière se déroule ensuite à l'université de Chicago puis à Yale où il rencontre Benjamin Lee Whorf avec qui il travaillera sur l'hypothèse dite de Sapir-Whorf.



**Lera Boroditsky**

Lera Boroditsky a été professeure adjointe au département des sciences cérébrales et cognitives du MIT.

Aujourd'hui professeure de sciences cognitives à l'Université de Californie à San Diego (UCSD). Elle étudie comment les langues que nous parlons façonnent notre façon de penser, en se concentrant sur les interactions entre le langage, la cognition et la perception. Ses recherches combinent des idées et des méthodes issues de la linguistique, de la psychologie, des neurosciences et de l'anthropologie.

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, **Edward Sapir** et **Benjamin Lee Whorf**, tous deux linguistes et anthropologues, émirent l'hypothèse que la façon dont on perçoit le monde dépend de la nature de notre langage. Cette hypothèse fut immédiatement invalidée par la communauté scientifique de l'époque, étant donné qu'elle était exclusivement philosophique, argumentée par aucune étude scientifique et à laquelle il était attribué des conséquences fantasmées.

Ce n'est qu'à partir des années 60 qu'elle eut un regain d'intérêt, mais c'est surtout dans les années 2000, grâce aux travaux de **Lera Boroditsky** que l'hypothèse de Sapir-Whorf trouva une légitimité.

L'un des principaux sujets de recherche de Lera Boroditsky porte sur la manière dont les personnes d'origines linguistiques différentes agissent ou ont des comportements différents lorsqu'elles sont exposées à certains événements. En effet, l'intérêt d'avoir développé un langage aussi complexe que celui des hommes est de permettre l'évolution d'une vision du monde purement matérialiste et descriptive à un imaginaire philosophique et prospectif. Grâce aux mots, nous avons la possibilité de conceptualiser à l'infini.

L'un des exemples les plus parlants est celui des aborigènes de Pormpuraaw (ville du Queensland australien). Leur langue, le « Kuuk Thaayorre », qui est un langage non configurationnel (l'ordre des mots dans la phrase est sans importance) et anaphorique (le sens des mots dépend du contexte ainsi que des autres mots employés dans la phrase) ne dispose pas de sémantique relative (gauche, droite, devant, derrière) mais d'une sémantique absolue utilisant les directions cardinales (nord, sud, est, ouest). Pour demander un objet situé à un emplacement précis, une personne indiquera : Peux-tu me donner l'objet situé sud-sud-est de tel autre objet ? Cette particularité du langage leur permet d'avoir un sens de l'orientation bien supérieur au nôtre. Ils connaissent les directions cardinales aussi bien que nous connaissons notre gauche et notre droite, à l'instant où vous lisez cette phrase, vous êtes capable de situer instantanément votre droite, mais êtes-vous capable d'indiquer aussi rapidement le nord-est ?

Contrairement à nous, qui avons une vision égocentrée, ces aborigènes sont intrinsèquement liés au monde par leur langage et cela est aussi vrai pour leur représentation de la temporalité. Pour eux, le temps s'écoule toujours d'est en ouest et si vous leur demandez de classer des images suivant un ordre chronologique, l'ordre suivra toujours l'axe est-ouest et sera donc inversé (pour nous) si la personne fait face au nord.

Ceci étant dit, le langage est-il un architecte ? Notre pensée est-elle dépendante des mots ?

Si je vous demande de ne surtout pas imaginer un écureuil grignotant une noisette, avez-vous réussi à faire abstraction ?

Aujourd'hui, le discours de certains linguistes et anthropologues penche plutôt vers une interaction interdépendante de la culture, du langage et de la pensée. Il n'y aurait pas un facteur prédominant sur les autres, mais une intrication complexe entre les trois.

Dans la culture populaire, l'exemple le plus connu, est celui de la novlangue imaginée par George Orwell. En effet, Orwell nous décrit, dans sa vision dystopique de 1984, une société qui maîtrise sa population grâce à la destruction de tout vocabulaire incitant à la contestation, à la révolte ou à la contradiction de manière générale. Car s'il n'y a pas le mot, il n'y a pas la pensée qui s'y attache. Le film « Arrival » de Denis Villeneuve est un bon exemple d'adaptation cinématographique de science-fiction de l'hypothèse de Sapir-Whorf où l'apprentissage d'une langue extraterrestre permettrait de penser la temporalité différemment et ainsi de **Spoiler alert**.

Terminons par un exemple concret :

Imaginons une grande entreprise qui, l'année de ses bénéfices records, lance un grand plan de licenciements. Les employés s'organisent et manifestent avec un slogan tout simple : « Non au plan de licenciements ! ».

Il est évident que la majeure partie du public sera solidaire face à cette criante injustice. Imaginons désormais, que cette même entreprise change l'appellation du plan de licenciements en « plan de sauvegarde de l'emploi » l'opinion publique sera beaucoup moins solidaire. En effet, comment être contre la sauvegarde des emplois ? (Les mots changent, la représentation mentale change, mais le résultat reste le même).

Cela fonctionne aussi très bien pour une réforme qui « sauvegarderait » notre système de retraite.